

<b>Zeitschrift:</b>	Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romane = Revista suiza de literaturas románicas
<b>Herausgeber:</b>	Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)
<b>Band:</b>	50 (2005)
<b>Artikel:</b>	Paradoxe, voyage et expérience de pensée : note sur le nouveau monde de Montaigne
<b>Autor:</b>	Lestringant, Frank
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-269613">https://doi.org/10.5169/seals-269613</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 24.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# PARADOXE, VOYAGE ET EXPÉRIENCE DE PENSÉE : NOTE SUR LE NOUVEAU MONDE DE MONTAIGNE

## Heureux sauvage

Dans son livre classique sur *Les Nouveaux Horizons de la Renaissance française*, Geoffroy Atkinson affirmait que « ce qui avait été un exercice de l'imagination chez beaucoup d'auteurs anciens, et même chez l'humaniste Thomas Morus, fut *une constatation de fait* dans les ouvrages “géographiques” »<sup>1</sup>. La vie frugale des anciens Germains, tant vantée par Tacite, devenait vérifiable, visible à l'œil nu, observable à longueur de pays sur les rivages du Nouveau Monde. Vérifiés de la même manière, « l'Eden de la Bible, l'Age d'Or des anciens, la Fontaine de Jouvence, l'Atlantide, les Hespérides, les pastorales et les îles Fortunées »<sup>2</sup>. C'est ainsi que l'Allemand Sébastien Münster écrivait en 1544 dans sa *Cosmographia. Beschreibung aller Lender* :

Ils n'ont pas d'autre chaleur que celle du soleil, ni autre humidité que celle de la rosée. Ils boivent seulement de l'eau, et n'ont pas d'autre lieu pour se reposer que la terre. Ils n'ont nulle sollicitude qui leur rompe le sommeil, ni nulle pensée qui fâche leur entendement. Il n'y a nul orgueil entre eux qui les fasse dominer les uns sur les autres<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Geoffroy Atkinson, *Les Nouveaux Horizons de la Renaissance française*, Paris, Droz, 1935, p. 138. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>2</sup> Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, 1955, chap. VIII, p. 81.

<sup>3</sup> Cité par G. Atkinson, *op. cit.*, p. 141. La référence est à Sébastien Münster, *La Cosmographie universelle*, trad. fr., Bâle, 1568, p. 1282.

Amerigo Vespucci le notait bien avant Montaigne dans « Des Cannibales » : « Ils se peuvent dire plutôt épicuriens que stoïques »<sup>4</sup>. Bref, ils vivent selon la nature, et sans souci du lendemain, ignorant la propriété privée et le bornage des champs. Suivant le droit naturel, tout y est commun à tous.

Il se pourrait toutefois que le problème soit mal posé au départ. Est-ce bien le voyage qui confirme le mythe et le constat qui remplace l'hypothèse ? Le fait est qu'on observe tout à la fois concomitance et convergence de motifs entre le genre paradoxal alors en plein renouveau et la littérature des nouveaux horizons. Il y a tout lieu de penser que c'est la topique ancienne qui a contaminé le récit de voyage plutôt que l'inverse. La confirmation était d'autant plus prévisible que d'emblée l'enregistrement des informations nouvelles était cadre par le mythe : l'âge d'or dépeint par Hésiode, Virgile et Ovide, le communisme primitif ou encore la république idéale rêvée par les philosophes de l'Antiquité.

De cette imprégnation mythique des récits de la découverte, il ne s'ensuit nullement que la peinture du monde réel soit la copie conforme des rêves des Anciens, pieusement recueillis par l'humanisme de la Renaissance. Là encore, la question risque d'être mal posée. La perspective, une fois de plus, est par trop réductrice. Au lieu de souligner les présupposés de l'homme de la Renaissance, aussi bien que les bornes étroites de son jugement et de ses connaissances sur le monde, il faut au contraire parier sur son intelligence et son extrême lucidité. Le texte de la Renaissance, pour parler comme François Rigolot<sup>5</sup>, pourrait être beaucoup plus rusé que ne le soupçonnait Atkinson, plus rusé assurément que nombre de ses exégètes ne l'ont cru, naïvement confiants dans les progrès de l'esprit humain.

---

<sup>4</sup> Cité par G. Atkinson, *op. cit.*, p. 142. La référence est à Amerigo Vespucci, *Sensuit le Nouveau Monde*, Paris, 1517, p. 74.

<sup>5</sup> François Rigolot, *Le Texte de la Renaissance. Des Rhétoriqueurs à Montaigne*, Genève, Droz, 1982.

Pour comprendre, en effet, la littérature géographique des commençements de l'âge moderne, il ne suffit pas de rappeler le caractère partiel et inachevé de la science du temps ; il convient aussi de prendre en compte l'outillage mental, c'est-à-dire l'ensemble des procédés et des techniques alors disponibles pour appréhender une réalité flottante et pour donner de celle-ci une image tout simplement vraisemblable et aussi cohérente que possible. Il faut enfin compter avec la conscience aiguë que les témoins les plus lucides de ces bouleversements eurent de l'inadéquation criante de leurs outils de pensée avec un réel qui leur échappait. Cette prise de conscience eut pour conséquence les attitudes les plus contradictoires en apparence, l'expression d'un doute, voire d'un secret remords, inséparable, comme le veut Claude Lévi-Strauss, de la naissance de l'ethnologie<sup>6</sup>, mais aussi l'étonnement admiratif et le bricolage amusé. Chez les plus avisés le jeu fut chargé de répondre au doute et de lever l'hypothèque paralysante que constituait la découverte des limites et de la vanité du savoir humain.

Les pages qui suivent voudraient en conséquence rétablir dans l'examen de la littérature des voyages de la Renaissance la part du jeu, de la distance critique et de l'ironie, bref de tout ce qui fait, dans la lignée de l'ancienne rhétorique, l'essence du paradoxe et de la déclamation.

### Montaigne, "Des Cannibales" et *La Pazzia*

De cette attitude complexe et ambivalente face à la découverte du Nouveau Monde témoigne le chapitre « Des Cannibales » de Montaigne (*Essais*, I, 31). Michel de Certeau voyait dans « Des Cannibales » le paradigme du récit ethnographique<sup>7</sup>. Il est vrai que Montaigne a par rapport à l'événement le recul et la distance critique

<sup>6</sup> Claude Lévi-Strauss, *op. cit.*, *ad loc.*

<sup>7</sup> Michel de Certeau, « Le lieu de l'autre. Montaigne : 'Des Cannibales' », *Pour Léon Poliakov. Le racisme, mythes et sciences*, sous la direction de Maurice Olender, Paris, Éditions Complexes, 1981, pp. 187-200.

dont ne disposaient pas les premiers voyageurs en Amérique. Un grand siècle le sépare de Colomb, et cet intervalle aménage l'écart où se déploie l'aller retour de la réflexion.

Un passage de l'essai développe la « formule négative » typique de la rêverie primitiviste<sup>8</sup>. L'homme heureux, c'est l'homme nu, débarrassé de ses vêtements et délivré du mal. C'est Adam au jardin d'Éden avant sa fatale mésaventure, hôte resplendissant de santé d'un éternel printemps et à ce point innocent qu'il n'a même pas de mots pour dire le vice. Chez les poètes et les voyageurs, d'Ovide à Ronsard et de Marco Polo à Christophe Colomb, la peinture de cet état idéal se ramène à une cascade de négations. Dans « Des Cannibales », Montaigne donne à la formule négative son expression la plus complète et la plus éloquente, en une litanie que Shakespeare reproduira dans *La Tempête*, par la voix du vieux Gonzalo :

C'est une nation, diroy-je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espece de trafique ; nulle cognoissance de lettres ; nulle science de nombres ; nul nom de magistrat, ny de superiorité politique ; nul usage de service, de richesse, ou de pauvreté ; nuls contrats ; nulles successions ; nuls partages ; nulles occupations, qu'oysives ; nul respect de parenté que commun ; nuls vestemens ; nulle agriculture ; nul metal ; nul usage de vin ou de bled. Les paroles mesmes, qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la detraction, le pardon, inouies<sup>9</sup>.

<sup>8</sup> Sur la « formule négative », cette figure privilégiée et obligée du discours primitiviste, voir Harry Levin, *The Myth of the Golden Age in the Renaissance*, Londres, Faber & Faber, 1970, p. 11 ; Gérard Defaux, *Marot, Rabelais, Montaigne : l'écriture comme présence*, Paris, Champion, 1987, p. 172 ; Christian Marouby, *Utopie et primitivisme. Essai sur l'imaginaire anthropologique à l'âge classique*, Paris, Éditions du Seuil, 1990, pp. 113-126 : « Rhétorique de la négativité ».

<sup>9</sup> Montaigne, *Essais*, I, 31 : « Des Cannibales », éd. Pierre Villey, Paris, PUF, 1965, p. 206.

Or cette « nation » n'est pas tout à fait inconnue du lecteur de Montaigne. Déjà André Thevet et Jean de Léry, l'un et l'autre témoins oculaires, en avaient parlé, le premier dans *Les Singularitez de la France Antarctique* (1557), le second, vingt ans plus tard, dans *l'Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil* (1578). Ces Indiens, les valeureux Tupinamba du Rio de Janeiro, étaient réputés pour leurs prouesses guerrières et leur féroce appétit de vengeance. Ils mangeaient, en un rituel étendu sur plusieurs jours, leurs ennemis pris à la guerre. Ces mêmes Indiens, nous dit à présent Montaigne, ignorent les inventions, et partant les maux, qui caractérisent notre société. Les voilà donc érigés au rang de type idéal et rejoignant « toutes les peintures de quoi la poésie a embelli l'âge doré ».

Montaigne toutefois n'est pas dupe. Il sait bien que dans la réalité, ces Indiens exercent l'agriculture, filent et tissent le coton, s'adonnent à l'économie de troc, reconnaissent un système de parenté extrêmement complexe, etc. Du reste, dans la suite du chapitre, il ne s'arrête pas à la négation initiale qui fait du sauvage le non-civilisé absolu. Au risque de décevoir les rêveurs et les poètes, il reconstruit la figure positive du Brésilien, en convoquant toutes les circonstances matérielles qui vont le faire paraître en corps dans la trame de l'essai : son hamac et ses armes, sa nourriture et son breuvage « fait de quelque racine » et « couleur de nos vins clairets », son bâton de rythme, mais aussi sa danse, ses gestes et contenances, sa musique et une poésie amoureuse digne d'Anacréon. Autrement dit, le lieu commun primitiviste était une simple étape dans le raisonnement. La formule négative représente le moment de la table rase, à partir duquel la reconstruction anthropologique devient possible. C'est aussi, teinté d'ironie, le point de départ pour une remise en cause de nos certitudes les mieux assurées. C'est enfin le moyen pour accéder à une interrogation politique radicale.

Tel que Montaigne le met en scène, le sauvage a beaucoup à voir avec le fou<sup>10</sup>. Il parle comme un enfant, sans songer aux conséquences. Il heurte les bienséances, se vautre partout, boit sans retenue, mange avec ses doigts, se les lèche ou les essuie à ses cuisses et à ses génitoires. Il porte un habit extravagant, avec coqueluchon phallique et grelots, ou bien il ne porte rien du tout et exhibe à tout venant des organes que la pudeur commande de cacher. C'est sur la pirouette du fou que se conclut le chapitre « Des Cannibales » :

Tout cela ne va pas trop mal : mais quoy, ils ne portent point de haut de chausses.

Les Cannibales sont sans culotte et sans bragette. Ils font les fous. Ils tiennent le rôle de fous du roi. Et justement on les retrouve pour finir dans la compagnie d'un roi, le roi de France en personne, Charles IX, auquel ils viennent rendre visite en sa bonne ville de Rouen, un beau jour de l'automne 1562, après avoir bravé les tempêtes de l'Océan et les violences pires des guerres de Religion.

Ce rôle de fous du roi les autorise à tout dire, sans craindre la censure, ou, pire encore, une condamnation pour crime de lèse-majesté. C'est parce qu'ils vont tout nus qu'ils peuvent dire leurs quatre vérités aux gens de Rouen et de la Cour de France en visite, et même au jeune roi Charles IX, âgé de douze ans, en qui ils ne voient qu'un enfant imberbe.

Le roi leur parle – longtemps, précise Montaigne. On leur fait voir « nostre façon, nostre pompe, la forme d'une belle ville ». Tant d'égards, tant de politesses et de courtoisie n'ont pour récompense qu'une triple insolence. Au lieu d'admirer, les sauvages dénoncent ; loin de s'émerveiller, ils accusent :

---

<sup>10</sup> Pour ce rapprochement, voir Kirsten Mahlke, « Indianer und Narren. Zur karnevalessken Rezeption von Jean de Lérys *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* », in Renate Schlesier, Ulrike Zellmann, éd., *Reisen über Grenzen. Kontakt und Konfrontation, Maskerade und Mimikry*, Münster/New York/Munich/Berlin, Waxmann, 2003, pp. 101-118.

Apres cela, quelqu'un en demanda leur avis, et voulut sçavoir d'eux ce qu'ils y avoient trouvé de plus admirable : ils respondirent trois choses [...].

C'est qu'ils sont fous, triplement fous. Parce qu'ils sont fous, ils disent la vérité. Et parce qu'ils sont nus, ils parlent nûment et crûment. Ils ont l'insolence des fous et des enfants.

Dans l'ombre des Cannibales se dresse la grande figure de la Folie, dont Érasme, au début du siècle, a ranimé l'énergie critique, une Folie où se confondent les voix de l'apôtre Paul et de Diogène. Car ce paradoxe d'une folie plus raisonnable que la raison même remonte dans la littérature de la Renaissance à l'*Éloge de la Folie*. Une ligne de folie court d'Érasme à Montaigne, à travers un XVI<sup>e</sup> siècle qui en a vu bien des formes, souvent plus virulentes et plus tragiques. Cette folie érasmienne est une folie plaisante, une folie critique qui suppose le dédoublement et le jeu théâtral<sup>11</sup>. Elle a pour mode d'expression privilégié la *déclamation*, exercice de développement oratoire sur un thème donné que les rhéteurs recommandaient pour la formation ou l'entraînement de l'orateur<sup>12</sup>. « Le "réel irréel", tel était l'objet psychologique, judiciaire et rhétorique » du déclamateur<sup>13</sup>.

Entre l'*Éloge de la Folie* et « Des Cannibales », il existe un relais : *La Pazzia* (en italien « la Folie »), « traité fort plaisant en forme de Paradoxe », ou, pour mieux dire, une déclamation en bonne et due forme. Cet ouvrage anonyme publié en 1540 à Bologne, et aujourd'hui attribué à Vianesio Albergati, introduit, bien avant Montaigne, les peuples nus du Nouveau Monde dans l'espace critique de la déclamation. Comme chez Érasme, la Folie parle – *Stultitia loquitur*. Elle peut tout dire, critiquer les mœurs dissolues du clergé et la

<sup>11</sup> Marc Fumaroli, « Microcosme comique et macrocosme solaire : Molière, Louis XIV, et *L'Impromptu de Versailles* », *Revue des Sciences humaines*, t. XXXVII, n° 145, janvier-mars 1972, pp. 95-114, et notamment pp. 95-98.

<sup>12</sup> Jacques Chomarat, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, Paris, Les Belles Lettres, 1981, t. II, p. 935.

<sup>13</sup> Pascal Quignard, *Albucius*, P.O.L., 1990, et Livre de Poche, 1990, ch. II, p. 15.

royauté temporelle des papes, remettre en cause les fondements du pouvoir politique, prendre en tout et partout l'opinion commune à rebrousse-poil. Elle ne craint pas non plus de démentir les plus savants. Du « peuple nouvellement descouvert en l'Indie Occidentale », elle affirme en effet qu'il vivait heureux « sans loix, sans lettres, et sans aucuns saiges ». Ces bienheureux méprisaient l'or et les « joyaux precieux ». Ils ne connaissaient « ne l'avarice, ne l'ambition, ne quelque autre art que ce fust ». Prenant leur nourriture « des fructs que la terre sans artifice produisoit », ils « avoyent comme en la Republique de Platon, toutes choses communes, jusques aux femmes et petits enfans : lesquels dés leur naissance ils nourrissoyent et eslevoient en communité comme propres »<sup>14</sup>.

L'accord ponctuel avec Platon n'empêche pas un pied de nez à l'égard de celui qui aurait voulu que les philosophes fussent rois, ou, à défaut, que les rois devinssent philosophes. *La Pazzia* le contredit ouvertement : « Là-dessus je respondray que non : mais que les peuples ne scauroyent estre plus malheureux, n'en plus grande calamité, que d'eux veoir tomber és mains de tels philosophastres et trop saiges hommes<sup>15</sup>. » À preuve les Espagnols qui, « avec leur trop de scavoir, leurs grandes finesse, leurs tresdures et insupportables loix et edicts », ont rempli « de cent mille maux, fascheries et travaux » cette contrée naguère bénie.

Le style de la déclamation se signale chez Montaigne dans les hyperboles laudatives et dans des sentences sans réplique comme cette formule qui est devenue le slogan du relativisme : « Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ». Il se reconnaît surtout dans la désinvolture avec laquelle le monde exotique est plaqué sur le monde classique, une désinvolture dont, une fois de plus, Platon fait les frais : « C'est une nation, diroy-je à Platon, en laquelle [...] ». Assurément Platon, transporté au pays des Cannibales,

---

<sup>14</sup> *Les Louanges de la Folie, traicté fort plaisant en forme de Paradoxe, traduict d'Italien en François par feu messire Jehan du Thier*, Paris, Hertman Barbé, 1566, f. C 6 v°.

<sup>15</sup> *Ibid.*, f. C 7 r°.

y perdrait son grec. Il serait surpris, pour le moins, qu'une société, contrairement à celle qu'il a imaginée, puisse « se maintenir avec si peu d'artifice et de soudeure humaine »<sup>16</sup>. Cinglant démenti apporté, au nom de l'expérience, à la savante et complexe architecture de la *République* et des *Lois*. Ce sens de l'incongruité calculée porte la marque de *La Pazzia*, Montaigne s'étant contenté d'atténuer l'ironie un peu lourde de son modèle. Quant au verdict touchant l'histoire récente, il rejoint, sur un mode plus grave, celui de l'anonyme vénitien : avec la conquête de l'Amérique, l'art, au sens péjoratif d'artifice, a eu raison de la nature, pour le plus grand malheur des peuples du Nouveau Monde.

Le style de la déclamation éclate enfin chez Montaigne dans l'étonnant face-à-face entre le roi de France et les sauvages qui conclut l'essai. La parole, alors, n'appartient plus à la Folie ni à Platon. Elle revient au Cannibale. Un Cannibale multiplié par trois, un Cannibale au superlatif, en quelque sorte :

Trois d'entre eux, ignorans combien coutera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naistra leur ruine, comme je presuppose qu'elle soit dèsjà avancée, bien miserables de s'estre laissez piper au desir de la nouvelleté, et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nostre, furent à Roüan, du temps que le feu Roy Charles neufiesme y estoit. Le Roy parla à eux long temps ; on leur fit voir nostre façon, nostre pompe, la forme d'une belle ville. Apres cela quelqu'un en demanda leur avis, et voulut sçavoir d'eux ce qu'ils y avoient trouvé de plus admirable : ils respondirent trois choses [...]<sup>17</sup>.

Montaigne aime les triades<sup>18</sup>. Dans les *Essais*, il y a trois livres, et l'on y distingue trois strates de rédaction et trois époques. Plusieurs des chapitres reposent sur le chiffre trois : « De trois bonnes

---

<sup>16</sup> Montaigne, *Essais*, I, 31, p. 206.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 213.

<sup>18</sup> Jean Starobinski, *Montaigne en mouvement*, Paris, Gallimard, 1982, p. 159.

femmes » (II, 35), « De trois commerces » (III, 3). La librairie de Montaigne est au troisième et dernier étage d'une tour<sup>19</sup> qui offre « trois vues de riche et libre prospect » (III, 3). Entre ces trois ouvertures, il y avait jadis, tapissant les murs, trois grandes bibliothèques. Le plafond de cette librairie, dont les solives sont couvertes d'inscriptions, est réparti en trois travées, séparées par deux poutres maîtresses, elles-mêmes « écrites »<sup>20</sup>. À Rouen, face au jeune roi Charles IX, il y a trois Cannibales, et ces Cannibales, quand on les interroge, fournissent trois réponses.

Le chiffre trois, que Montaigne hérite peut-être des disputes scolastiques, ouvre la possibilité d'une échappatoire ; il permet de dépasser l'antagonisme figé et ruine par avance tout jugement manichéen. Au demeurant, les circonstances de l'entrevue sont des plus vagues. Conformément à son habitude dans les *Essais*, Montaigne répugne à donner une date précise. La formule « à Rouen, du temps que le feu Roi Charles neuvième y était » fait conclure à l'automne 1562, au lendemain de la reprise de la ville sur les protestants, lors de la première guerre de Religion. On a suggéré de retarder cette entrevue de quelques années, de remplacer Rouen par Bordeaux, autre port ouvert sur l'Atlantique, mais l'hypothèse est peu vraisemblable<sup>21</sup>. Au XVI<sup>e</sup> siècle, le trafic du Brésil a commencé par la Normandie, et la Guyenne a suivi le mouvement avec retard. Tenons-nous en à Rouen et à la date de 1562, quand la métropole normande, qui a fait alliance avec l'Angleterre protestante d'Élisabeth, retourne, contrainte et forcée, dans le giron du royaume de France.

Des trois « réponses » que les trois Cannibales formulent et qui sont en réalité autant de questions, deux ont été conservées par

<sup>19</sup> À condition de compter, comme le fait Montaigne, le rez-de-chaussée, où se trouve la chapelle, comme 1<sup>er</sup> étage.

<sup>20</sup> Alain Legros, *Essais sur poutres. Peintures et inscriptions chez Montaigne*, Paris, Klincksieck, 2000. Voir la planche 40 : « Plan du plafond de la “librairie” de Montaigne », face à la p. 257.

<sup>21</sup> Michel Simonin, *Charles IX*, Paris, Fayard, 1995, p. 106.

Montaigne. Un trou de mémoire lui a fait perdre la troisième. Selon l'interprétation récente de George Hoffmann, cette troisième réplique aurait trait à la religion. Le clergé est en effet le premier des trois ordres de la société féodale<sup>22</sup>. Or le Cannibale évoque successivement le second (le roi et la noblesse) et le troisième (les riches marchands de Rouen dédaignant les pauvres mourant de faim à leur porte). Trois questions, trois ordres. L'Église prêtait à un questionnement paradoxal, autant ou plus que les deux autres ordres suivants dans la hiérarchie symbolique d'Ancien Régime.

Mais il est peut-être un peu vain de spéculer sur les lacunes du texte. Qui ne voit en effet que ce trou de mémoire de Montaigne remplit d'abord une fonction rhétorique ? C'est comme une invite adressée au lecteur, sollicité de coopérer et d'imaginer la réponse manquante. Jean-Jacques Rousseau la reconstituera pour sa part à la fin du *Discours sur l'origine de l'inégalité*. Il inventera le terme absent, à savoir le scandale de l'imbécile guidant le sage, pensée évidemment étrangère à l'auteur des *Essais*<sup>23</sup>. Pour Montaigne, les lettres n'étaient pas une activité capable de rivaliser avec les armes, seule « vacation » digne du gentilhomme qu'il voulait être<sup>24</sup>.

Qu'il soit réel ou simulé, l'oubli de Montaigne a pour effet paradoxal de conférer un surcroît de présence à une scène peut-être inventée et à coup sûr embellie<sup>25</sup>, tout comme l'interposition, entre les sauvages et lui-même, d'un interprète lourd et lent à traduire –

---

<sup>22</sup> George Hoffmann, « Anatomy of the The Mass », *PMLA*, vol. 117, March 2002, pp. 207-221.

<sup>23</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, in *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1964. Dans le commentaire, pp. 1359-1360, Jean Starobinski suggère le rapprochement avec Montaigne et, entre autres sources littéraires plus lointaines, avec la *Servitude volontaire* de La Boétie.

<sup>24</sup> Sur cette question, voir James Supple, *Arms versus Letters, The Military and Literary Ideals in the « Essais » of Montaigne*, Oxford, Clarendon Press, 1984.

<sup>25</sup> Montaigne, *Essais*, I, 31, p. 214. Passage commenté par Michel de Certeau, « Le lieu de l'autre. Montaigne : “Des Cannibales” », *art. cit.*, pp. 193-196.

« si empesché, se plaint-il, à recevoir mes imaginations par sa bestise ».

Au demeurant les deux remarques subsistantes suffisent, et n'exigent ni suite ni complément. C'est en fait le même scandale dénoncé deux fois, d'abord sous son aspect politique, l'enfant roi dont se souviendra Pascal, ensuite sous son aspect économique, les pauvres mourant de faim à la porte des riches. Ces deux « réponses » constituent deux variations sur le paradoxe de la Servitude volontaire. Tel que l'expose La Boétie dans son *Discours*, ce paradoxe peut se résumer ainsi : il est impossible à un homme seul, « nu et défait », d'asservir tout un peuple si ce peuple ne s'asservit pas d'abord lui-même. Or « c'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui, aiant le choix ou d'estre serf ou d'estre libre, quitte sa franchise et prend le joug »<sup>26</sup>. La Boétie analyse ensuite les moyens – et notamment la pyramide des intérêts – dont s'aide le tyran pour demeurer au pouvoir et faire que, de complicité en complicité, le corps social s'enchaîne lui-même. L'objet du *Discours*, c'est, fondamentalement, la politique en tant que telle<sup>27</sup>. En définitive, La Boétie s'étonne du spectacle de l'obéissance. Tout comme les Cannibales rencontrés à Rouen par Montaigne.

### La déclamation comme expérience de pensée

La « déclamation » des Cannibales trouvera quelques années plus tard dans le chapitre « Des Coches » un prolongement tragique : la fière parole des Indiens est étouffée par le plus épouvantable massacre que le monde ait connu<sup>28</sup>. « Des Cannibales » traitait de l'âge d'or des libres Brésiliens du littoral atlantique ; « Des Coches » dénonce la destruction du Nouveau Monde par les Espagnols, en

<sup>26</sup> Étienne de La Boétie, *De la Servitude volontaire ou Contr'un*, éd. Malcolm Smith et Michel Magnien, Genève, Droz, 2001, p. 38.

<sup>27</sup> Voir Pierre Clastres et Claude Lefort, appendice à Étienne de La Boétie, *Le Discours de la Servitude volontaire*, Paris, Payot, 1976, pp. 229-307.

<sup>28</sup> Montaigne, *Essais*, III, 6, pp. 898-915.

particulier la ruine totale des empires aztèque et inca. D'un chapitre à l'autre l'enchaînement fait ressortir le contraste qui oppose la genèse à l'apocalypse et les commencements sereins de l'Histoire à ses tumultes et à ses accidents brutaux. À cet égard, l'Eden brésilien des « Cannibales » et l'Enfer de la *Conquista* espagnole, tel que le peint « Des Coches », forment les deux pans d'un diptyque<sup>29</sup>. La « destruction » des Indes Occidentales, pour reprendre le terrible constat dressé par l'évêque Bartolomé de Las Casas, qu'a sans doute lu Montaigne, a mis fin au rêve d'édifier la Nouvelle Jérusalem en Amérique<sup>30</sup>.

Tout comme « Des Cannibales » et à sa suite, « Des Coches » propose une « expérience de pensée ». L'expérience de pensée, note Fernand Hallyn, « relève de l'argumentation artificielle, puisque, par définition, elle a lieu dans le discours »<sup>31</sup>. Pour le scientifique, l'expérience de pensée représente une commodité et une économie de moyens. Elle anticipe souvent l'expérience physique et la prépare. Mais elle peut aussi prendre la place d'une expérience matériellement irréalisable, comme celle qu'imagine James Clerk Maxwell dans sa *Théorie de la chaleur* en introduisant un démon suprêmement prompt et intelligent capable de répartir, en fonction de leur vitesse, les molécules à l'intérieur d'un vase rempli d'air (1871). En ce cas l'expérience de pensée est une métaphore au carré, qui métaphorise une expérience en laboratoire, déjà métaphorique en tant que telle. Elle a valeur de catachrèse, dans la mesure où elle comble un manque et remplace l'expérience réelle impraticable<sup>32</sup>.

---

<sup>29</sup> On lira en ce sens les pages inspirées de Géralde Nakam, *Les Essais de Montaigne, miroir et procès de leur temps*, Paris, Nizet, 1984, pp. 329-351.

<sup>30</sup> Sur ce rêve où se rejoignent utopie et millénarisme, voir l'édition de Jean-Paul Duviols et Alain Milhou, *La Destruction des Indes de Bartolomé de Las Casas* (1552), Paris, Éditions Chandigne, 1995.

<sup>31</sup> Fernand Hallyn, *Les Structures rhétoriques de la science. De Kepler à Maxwell*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, chap. 8, p. 271.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 275.

La littérature de voyages, dès ses origines antiques, abonde en expériences de pensée. Sous ses formes les plus ouvertement fictives, bien sûr, comme l'*Odyssée* ou l'*Histoire vraie* de Lucien, mais aussi dans certains cas de pérégrinations réelles, comme les *Histoires* d'Hérodote, témoin autant qu'historien, historien parce que voyageur et témoin. Telle qu'elle est esquissée par Montaigne dans « Des Cannibales » et systématisée plus tard par Montesquieu dans *Les Lettres Persanes*, la « révolution sociologique »<sup>33</sup>, qui consiste à intervertir les pôles respectifs de l'observateur et de l'observé, est l'une de ces expériences de pensée les plus probantes.

L'expérience de pensée est pratiquée tout au long par le huguenot Jean de Léry dans l'*Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil*, relation d'un séjour d'un an chez les Indiens Tupinamba du Rio de Janeiro, mais plus encore roman d'apprentissage et récit de conversion<sup>34</sup>. Le caractère expérimental de ce texte n'est nulle part plus apparent que dans les « colloques » et conversations entre les sauvages et lui-même que Léry retranscrit au style direct. Par exemple, surgi à propos du bois brésil dont les Français organisent dès cette époque la traite vers les ports de Normandie, le « colloque de l'auteur et d'un sauvage, monstrant qu'ils ne sont si lourdaux qu'on les estimoit », condamne la vaine recherche du profit commercial au péril de la vie. Le vieillard brésilien de Léry, ancêtre du vieillard tahitien de Diderot, retrouve le style vêtement de l'Évangile pour condamner les mauvais chrétiens aux peines éternelles de l'Enfer<sup>35</sup>. Quelque artificielle qu'elle puisse nous paraître au-

---

<sup>33</sup> L'expression est de Roger Caillois, Préface à Montesquieu, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1947, t. I, p. V.

<sup>34</sup> Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil*, Genève, 1578 ; 2<sup>e</sup> éd., 1580 ; rééd. par F. Lestringant, Paris, LGF, « Bibliothèque classique », 1994.

<sup>35</sup> Jean de Léry, *op. cit.*, 1580, chap. XIII, pp. 310-312. Cette imprécation, qui annonce le réquisitoire de la fin du chapitre XV, pp. 375-377, est un souvenir précis de Matthieu 12, 41 et 42 : « Les hommes de Ninive se leveront en jugement contre ceste nation, et la condamneront », « La roine de Midi se levera en jugement contre ceste nation » (Bible de Genève, 1567).

jourd’hui, c’est cette éloquence sauvage qui rencontra le plus grand succès au siècle des Lumières. L’abbé Prévost, suivi par Diderot et l’abbé Raynal, ne retient à peu près de l’*Histoire d’un voyage faict en la terre du Bresil* que ces harangues où semble s’exprimer, dans sa vigueur et sa franchise un peu brutale, l’homme de la Nature. Ce qui intéresse les Philosophes, bien sûr, c’est le *topos* moral, et en cela leur admiration et leur intérêt pour Léry est idéologique. Ils y reconnaissent volontiers des idées qui leur sont chères. Mais de plus, ils les voient à l’œuvre en contexte, pourrait-on dire, et dans un contexte qu’ils auraient eu peine à imaginer et qu’ils n’auraient de toute manière pas été en mesure de reconstituer avec la fidélité nécessaire.

Expérience de pensée, encore, que la rencontre à Rouen des Cannibales et du jeune roi Charles IX. Cette entrevue a sans doute un fondement historique, mais peu importe, à vrai dire. Dès l’instant que les trois Cannibales mis en scène empruntent, pour dénoncer les origines de la servitude volontaire, les accents d’Étienne de La Boétie, il apparaît que l’authenticité de l’épisode importe moins que la vérité philosophique du propos rapporté. Il suffit que les circonstances historiques soient ici simplement vraisemblables, à savoir la présence simultanée à Rouen de sauvages du Brésil et du très jeune roi de France Charles IX. L’expérience de pensée, c’est alors la vérification, à l’épreuve de circonstances avérées ou non, d’une hypothèse théorique concernant l’origine du pouvoir.

Montaigne, du reste, s’est expliqué sur ce point. Dans le chapitre « De la force de l’imagination » (I, 21), il définit à merveille l’objet hypothétique de la déclamation, qui est celui-là même des *Essais* :

Aussi en l’estude que je traite de noz mœurs et mouvemens, les tesmoignages fabuleux, pourveu qu’ils soient possibles, y servent comme les vrais. Advenu ou non advenu, à Paris ou à Rome, à Jean ou à Pierre, c’est toujours un tour de l’humaine capacité [...]<sup>36</sup>.

---

<sup>36</sup> Montaigne, *Essais*, I, 21, « De la force de l’imagination », p. 105.

Advenu ou non advenu, probable ou improbable...<sup>37</sup>. On dira que chez Montaigne comme chez Léry ce n'est pas l'Indien lui-même qui parle et qu'il n'est ici que le porte-parole de l'auteur, ou plutôt une figure paroxystique de l'auteur, lequel, en son nom, ne pourrait assumer sans invraisemblance, ni sans indécence surtout, une parole aussi brutale et une posture aussi ouvertement agressive.

Pour autant ni l'Indien de Léry ni le Cannibale de Montaigne ne se réduisent à des personnages de papier, à des êtres d'encre, fût-ce d'encre du Brésil ! L'expérience est une fiction, mais une fiction contrôlée et nullement arbitraire. Elle tient le plus grand compte des éléments de la réalité, cadre ethnogéographique, mœurs et coutumes, caractérologie, mais elle les introduit dans un scénario fictif, pour les faire en quelque sorte réagir. L'expérience de pensée consiste dans l'analyse de cette réaction.

L'expérience de pensée la plus extraordinaire chez Montaigne est assurément offerte par le chapitre « Des Coches », dans cette rencontre stupéfiante et quelque peu surréaliste entre les Aztèques et Alexandre le Grand, le conquérant de l'Asie et de l'Inde. L'expérience est formulée ici sur le mode du regret et donc de l'irréel :

Que n'est tombee soubs Alexandre, ou soubs ces anciens Grecs et Romains, une si noble conquête : et une si grande mutation et alteration de tant d'empires et de peuples, soubs des mains, qui eussent doucement poly et defriché ce qu'il y avoit de sauvage : et eussent conforté et promeu les bonnes semences, que nature y avoit produit : meslant non seulement à la culture des terres, et ornement des villes, les arts de deça, en tant qu'elles y eussent esté nécessaires, mais aussi, meslant les vertus Grecques et Romaines, aux origineles du pays ? Quelle reparation eust-ce esté, et quel amendement à toute cette machine, que les premiers exemples et deportemens nostres, qui se sont presentez par delà, eussent appellé ces peuples, à l'admiration, et imitation de la vertu, et eussent dressé entre-eux et nous, une frater-

---

<sup>37</sup> Voir sur ce passage André Tournon, "Advenu ou non advenu...", in Claude-Gilbert Dubois, éd., *Montaigne et l'Histoire. Actes du colloque international de Bordeaux (29 septembre-1er octobre 1988)*, Paris, Klincksieck, 1991, pp. 31-38.

nelle société et intelligence ? Combien il eust été aisé, de faire son profit, d'âmes si neuves, si affamees d'apprentissage, ayants pour la plus part, de si beaux commencemens naturels ?

Deux nostalgies se rencontrent ici, nostalgie de l'âge d'or et nostalgie de la grandeur antique, brisées l'une et l'autre dans le même moment par la violence absurde et vile de la *Conquista*. D'un coup et d'un seul, la réalité d'une Europe mercantile et dégénérée met fin à un double rêve de restitution. Les grandes civilisations de l'Antiquité et du Nouveau Monde avaient ceci de commun qu'elles n'étaient ni « mécaniques » ni vénales. Toutes deux avaient le sens de la splendeur et de la dépense ostentatoire. À preuve les spectacles du cirque romain, la ménagerie, les jardins et la pompe des derniers empereurs aztèques. D'où en Montaigne la colère du pédagogue et de l'humaniste :

Au rebours, nous nous sommes servis de leur ignorance, et inexperience, à les plier plus facilement vers la trahison, luxure, avarice, et vers toute sorte d'inhumanité et de cruauté, à l'exemple et patron de nos mœurs. Qui mit jamais à tel prix, le service de la mercadence et de la trafique ? Tant de villes rasees, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples, passez au fil de l'espee, et la plus riche et belle partie du monde bouleversee, pour la negotiation des perles et du poivre : Mechaniques victoires. Jamais l'ambition, jamais les inimitiez publiques, ne pousserent les hommes, les uns contre les autres, à si horribles hostilitez, et calamitez si miserables<sup>38</sup>.

Avant même la publication des *Grands Voyages* de Théodore de Bry à partir de 1590, c'est-à-dire dans la décennie qui suit la mort de Montaigne, ce dernier imagine le « théâtre du Nouveau Monde » tel que l'invente alors l'Occident en crise<sup>39</sup>, un théâtre tragique où, sur

<sup>38</sup> *Essais*, III, 6, p. 910.

<sup>39</sup> Voir Marc Bouyer et Jean-Paul Duviols, éd., *Le Théâtre du Nouveau Monde. Les Grands Voyages de Théodore de Bry*, Paris, Gallimard, « Découvertes Gallimard Albums », 1992.

fond de palais et de pyramides, des peuples nus qui jusqu’alors dansaient et se récréaient, tout à coup agonisent, égorgés ou brûlés vifs par des envahisseurs barbus qui revêtent les traits et l’habit de fer des Espagnols.

La découverte du Nouveau Monde, pour Montaigne, c’était l’occasion inespérée de ressaisir au présent l’Antiquité vivante. Car cette Antiquité grandiose, multiforme et bigarrée vivait encore sur l’autre bord de l’océan. Elle était pour ainsi dire à portée de main. De notre présent elle n’était séparée que par le détroit d’une mer aisément franchissable. Les récents progrès de la navigation l’avaient rapprochée comme jamais auparavant. Il suffisait de lui tendre les bras pour qu’elle revienne parmi nous et nous communique sa grandeur intacte. Ainsi l’Histoire offrait à l’Occident comme une formidable ellipse spatio-temporelle<sup>40</sup> qui lui aurait permis de réinscrire l’héritage antique dans son présent. Or voici qu’à peine surgi à l’horizon des mers, ce miracle est frappé à mort, ignominieusement détruit par ceux qui n’ont pas su comprendre sa grandeur ni même la chance unique qui leur revenait. Et voilà l’Antiquité derechef perdue. Irrémédiablement, cette fois.

Telle est la grande vision – et aussi la grande fiction – sous-jacente au chapitre « Des Coches ». Le deuil que porte Montaigne n’est pas seulement celui d’une moitié de l’humanité. C’est bien pis, car c’est aussi et simultanément le deuil de tout le passé du monde, ou du moins de tout ce qu’il y a de plus noble dans la mémoire de l’humanité. « Des Coches », ou le rêve deux fois perdu de la Renaissance.

On voit par cet exemple que l’expérience de pensée ne tourne pas le dos à l’histoire. Elle ne se contente pas de renouer avec de vieilles légendes, dans un rêve nostalgique de régression vers le temps rêvé des Grecs et des Romains. Si elle convoque les grands fantômes de l’Antiquité, c’est pour tirer d’eux une leçon quant au présent. En imaginant la conquête de l’Amérique par Alexandre ou César, qui

---

<sup>40</sup> Je reprends cette formule de mon livre *Le Huguenot et le sauvage*, Paris, Klincksieck, 1990, p. 251 ; 3<sup>e</sup> édition, Genève, Droz, 2004, p. 380.

euissent mieux fait que des conquistadors cupides et cruels, Montaigne substitue au déroulement chronologique et à la série répétitive des désastres et des charniers un théâtre uchronique où les grands capitaines de l'Antiquité reçoivent mission d'éduquer les libres hommes de la Nature. L'humanisme, quand bien même repeint aux couleurs du scepticisme, n'abdique pas. Loin de la leçon de relativisme par laquelle semblait s'ouvrir le chapitre « Des Cannibales », il tranche par le plus vêtement des réquisitoires dressé contre l'Europe des modernes, incapable d'éduquer un monde enfant et précipitant sa ruine.

Il ne s'agit donc pas, comme le croyait Atkinson, d'une confirmation des mythes anciens par les nouveaux voyages, mais bien plutôt d'une incitation donnée par le réel à l'audace intellectuelle et au jeu philosophique. Plus qu'elles n'ont confirmé les rêves des philosophes et des poètes de l'Antiquité, les grandes navigations ont donné un nouvel essor à leurs spéculations. Ces dernières, du coup, acquièrent, en même temps qu'une actualité insolite et paradoxale, une gravité nouvelle. Elles se lestent désormais de toute la dimension tragique de l'histoire récente et de ses cataclysmes. En cet automne de la Renaissance, le jeu rhétorique du paradoxe et de la déclamation n'a jamais été aussi sérieux ni aussi fécond.

Frank LESTRINGANT  
*Université de Paris IV-Sorbonne*

